

# La transformation de souvenirs impassés

Michel Granek

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2018/5 Vol. 82 , PAGES 1597 À 1602  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130803140

DOI 10.3917/rfp.825.1597

Date de mise en ligne : 07/01/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2018-5-page-1597?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## *La transformation de souvenirs impassés*<sup>1</sup>

Michel GRANEK\*

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul...

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*.

Le récent CPLF de Gênes nous a présenté deux conceptions de la notion de transformation, qui ne semblaient pas toujours relever d'un langage commun. Dans ce qui suit, je souhaite présenter le cas de Ruben : certains souvenirs se déposent dans sa mémoire mais restent figés, impassés, et sans pouvoir être l'objet de transformations. Ce n'est qu'après-coup qu'ils sont l'objet d'une transformation, d'une reviviscence qui lui permet de les faire travailler, transformation qui exige l'intervention d'un jugement d'existence (Freud) et d'une expérience émotionnelle partagée (Bion, Citivarese).

Ruben, au début de son analyse, a raconté avoir présenté ses condoléances aux parents d'une jeune femme décédée récemment. Les parents étaient les voisins de sa mère jusqu'il y a une dizaine d'années, quand celle-ci a déménagé. Il les connaît depuis l'âge de deux ans. Leur fille était à peine plus âgée que lui, il l'a perdue de vue, mais savait qu'elle avait réussi brillamment. En voyant les parents de la jeune femme, bien réels, dans l'appartement qu'il leur connaissait, il a soudain « compris que lui-même avait été réel et qu'il avait eu une enfance ». Bien sûr, il se souvenait de son enfance, de jeux avec leur fille, avec force détails même, mais tout cela avait une qualité irréelle ; quelque chose qui avait eu lieu, dont il avait souvenir, n'avait pas eu *de lieu* d'inscription, le souvenir était resté comme dans les limbes, et il avait fallu la rencontre au présent avec le lieu du passé, pour que le souvenir puisse s'inscrire, après-coup.

\* Psychiatre, psychanalyste formateur à la Société Israélienne de Psychanalyse. Ancien directeur du programme de psychothérapie psychanalytique de l'université de Tel Aviv.

1. Je tiens à remercier Maria Teresa Flores et Sylvie Reigner, les animatrices de l'atelier dans lequel a été discutée une précédente version de ce cas.

Cela m'a alors évoqué ce que Bion a pu écrire sur les sujets psychotiques – psychotiques à son sens, même s'il ne s'agit pas d'une psychose clinique :

Un des problèmes rencontrés dans l'analyse du psychotique semble être la difficulté qu'il éprouve à travailler sans la présence réelle des objets pour lesquels et sur lesquels un travail doit être fait. Si nous pouvions supposer que le psychotique n'a pas réussi à développer un système de notation et d'enregistrement pouvant également servir à manipuler un objet en son absence, nous aurions peut-être expliqué quelques-uns des traits liés à son comportement. J'ai constaté que le patient se comporte parfois comme s'il devait attendre, pour « penser » quelque chose, que cette chose lui apparaisse dans le monde de la réalité extérieure [...] J'ai dit que ce type de patient n'a pas de souvenir, seulement des faits non digérés (Bion, 1982, p. 50-51).

Ruben est dans sa quarantaine. Il était en thérapie depuis dix ans lorsque celle-ci fut interrompue par la mort brutale de son thérapeute, K. Il s'est alors adressé à moi me sachant un ami proche de K. Je l'ai reçu d'abord en face à face, puis il est passé sur le divan et est en analyse trois fois par semaine depuis trois ans.

Ruben n'est pas un personnage ordinaire ; sa pensée est idiosyncratique, parfois paranoïde, mais très riche, créatrice et surprenante. Son penser donne à penser. D'origine sépharade, il est en proie à des sentiments d'infériorité et de discrimination, qui nourrissent son idéation paranoïde. Il oscille sans cesse entre des sentiments d'omnipotence et d'impotence. Lors de la première séance d'analyse, en s'allongeant sur le divan, il eut de véritables sentiments d'élévation, comme s'il pénétrait [dans] un lieu sacré, enfreignait un tabou. Il ambitionne de faire une formation d'analyste, tout en ne croyant pas pouvoir y accéder. Sa mémoire est remarquable, ses souvenirs remontent très loin, il se souvient précisément de dates innombrables ; il avait comptabilisé le nombre exact de séances qu'il avait eues avec K. et au début de nos rencontres, il m'annonçait souvent le numéro de la séance. Il idéalise, pour ne pas dire vénère, K, et il idéalise la Psychanalyse et le processus analytique qu'il poursuit actuellement. Mais il a du mal à croire avoir été en thérapie chez K., ou être en analyse. Savoir le nombre des séances qu'il a eues avec K, ou le numéro de la séance chez moi, témoigne de leur réalité<sup>2</sup>.

Dans une séance il relate d'emblée un rêve. « Il voit O. [une analyste d'origine ashkénaze] et une autre analyste. O. le regarde à peine. Il voit ensuite une sorte de restaurant avec une baie vitrée, il voit la mer derrière. Il s'approche et se rend compte qu'il n'y a pas de vitre mais un "open space", à travers lequel il aperçoit de nombreuses personnes qui se baignent. En s'approchant encore, il réalise qu'il se trouve bien plus éloigné de la mer que ce qu'il croyait. Il revient

2. Dans son rapport Citivarèse signale que chez ces sujets « l'obsession sert de barrière au déséquilibre psychotique » (Citivarèse, 2018, p. 161).

vers O. et l'autre analyste, elles fument des cigarettes en plastique. » Il rapporte alors ses associations : il a le sentiment que O. ne l'estime pas, cela le dérange, lui l'estime beaucoup, mais il lui reproche d'avoir supervisé l'équipe d'un institut dans lequel il travaillait, institut d'un mauvais niveau professionnel et éthique. O. a donné son aval et blanchi l'institut, il ne comprend pas qu'elle ait pu faire cela. Elle a publié un article dans un fascicule en mémoire de K. et elle s'était servie de quelque chose que Ruben lui avait dit, mais sans le citer. Dans un séminaire auquel il participe s'est ajoutée une nouvelle participante, ashkénaze, future candidate, très pointue, très savante, mais elle est comme une danseuse de ballet qui connaît tous les mouvements sans avoir l'âme d'une danseuse. (Ruben lui-même a fait de la danse classique pendant de nombreuses années, et l'époque à laquelle il dansait revient souvent dans ses associations comme un âge d'or.)

Je dis que le space est open, l'espace de l'institut de psychanalyse est ouvert devant lui, il n'y a pas de vitre à la baie qui semblait vitrée, mais il est beaucoup plus loin que ce qu'il croyait de la mer-institut où tant d'analystes baignent. Et il a des doutes sur la droiture ou l'authenticité des analystes, O est pointue, mais peut-être pas droite, a-t-elle vraiment une âme d'analyste ? Et moi, un ashkénaze, ai-je une âme d'analyste et est-ce que je vais lui permettre de rejoindre les baigneurs de l'institut... ?

Après un long silence, il dit que rejoindre l'institut lui semble totalement irréel ; il raconte ensuite qu'il est passé aujourd'hui dans la commune dans laquelle il a grandi, il a vu le café où son grand-père, d'origine irakienne, allait tous les jours, vêtu d'un complet trois pièces, comme un irakien de la haute société. D'autres irakiens jouaient au jaquet mais son grand-père ne se mêlait pas à eux. Son père et lui l'emmenaient en voiture, le déposaient et le ramenaient le soir. Cela s'est produit de nombreuses fois, il s'en souvient parfaitement et pourtant c'est comme si cela n'avait jamais été. Aujourd'hui, le fait qu'il soit passé devant le café a donné une réalité à quelque chose qui avait été mais n'était pas.

Ce rêve met en évidence le sentiment d'infériorité dû à l'origine ethnique de Ruben ; son identification à son grand-père irakien qui reste à part signifie à la fois son sentiment d'être différent des autres sépharades, mais sépharade quand même et il doute de la possibilité de réaliser son désir de rejoindre la foule de ceux qui baignent dans la société de psychanalyse, il en est plus loin que ce qu'il croit ; et aussi son ambivalence, peut-être rétorsive, envers les psychanalystes : sont-ils faux, ont-ils une âme de psychanalyste ou sont-ils enclins à toutes formes de compromission<sup>3</sup> ? Tout cela est empreint d'un

3. Selon la conception de Bion et Citivarese, il affirme ici la supériorité de la transformation en hallucinose sur la transformation en analyse.

sentiment d'irréalité, irréalité de la Psychanalyse. Mais ce qui a retenu mon attention de nouveau, c'est ce sentiment qu'un vécu – de tout un pan de son enfance – bien mémorisé, conserve pourtant une qualité irréelle, et pour devenir réel doit subir une transformation que la rencontre *de novo* avec le lieu réel du vécu et sa verbalisation en séance permettent ; il y a alors reviviscence du souvenir.

Dans une autre séance, il raconte qu'il était avec sa femme chez sa gynécologue ; celle-ci travaille dans un quartier de la commune de son enfance, dans un appartement qui lui a rappelé celui de son oncle. Sachant que j'ai travaillé dans un hôpital situé non loin de là, il me demande si je connais le quartier. J'acquiesce ; (après-coup, je comprends avoir inconsciemment voulu témoigner de la réalité de son vécu). Il est abasourdi, si je connais le quartier, c'est comme si je connaissais toute son enfance ; peu importe si je connais le quartier dans les années 1990 et que lui y était dans les années 1970, je connais le lieu, je connais son enfance. Pour lui le temps et le lieu se confondent, c'est tout un. Je lui dis que pour lui, un lieu comporte et garde en mémoire toute la chronologie des événements qu'il y a vécus, il me suffit d'être dans le lieu pour connaître sa chronologie.

Deux séances plus tard, il raconte avoir revu un film qu'il avait vu, un soir avec son père, quand il avait 8 ans ; c'était un film effrayant ; il était terrorisé, apparemment son père n'avait pas voulu voir le film seul et lui avait dévolu le rôle de contenant ; Ruben avait ressenti une solitude terrible, comme s'il était « dans une capsule sans temps ni espace » ; solitude d'autant plus profonde que son père n'avait manifesté aucune préoccupation pour lui, son âge, son vécu. Il parle de cet événement comme d'un abus, d'une maltraitance.

La séance suivante, il associe de nouveau sur ce quartier de son enfance et dit que moi je connais le quartier de 2018, et que lui connaît le quartier des années 1970 ; même s'il y retourne aujourd'hui, c'est celui des années 70, le temps n'y a pas pénétré. Je dis une capsule d'espace sans temps.

## DISCUSSION

Dans *La remémoration : Effet de mémoire ou temporalité à l'œuvre ?*, Green affirme que « Le souvenir est le représentant d'une catégorie qui renvoie à la réalité » (Green, 2000, p. 179), ce qui, selon Bion, ne serait pas le cas du psychotique ; ni de Ruben. Je l'ai dit, sa mémoire est remarquable, ses souvenirs extrêmement nombreux, précis, d'époques lointaines comme proches, et

pourtant ses souvenirs n'ont pas une qualité de réalité, ils restent dans les limbes, apparemment sans déformation ni transformation ; le souvenir-en-soi n'est pas « le représentant d'une catégorie qui renvoie à la réalité ». Il date de nombreux souvenirs ; la datation d'un souvenir de même que la numérotation d'une séance – des défenses obsessionnelles – visent à adjoindre au vécu un élément objectif, comme pour l'ancrer dans la réalité.

En fait Ruben doit faire subir à ce type de souvenir un jugement d'existence pour le faire *redémarrer* : il doit savoir « si quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité) » (Freud, 1925*h*, p. 169). Il s'agit bien d'un souvenir-en-soi, souvenir désigné, non mentalisé, désymbolisé, semblable à la *chose* ; un souvenir quasi hallucinatoire, relevant uniquement de la réalité psychique, qui évoque ce que Scarfone a pu écrire dans son rapport sur l'actuel : « On se retrouve provisoirement dans un état d'apesanteur psychique dont on pourra sortir quand la croyance à la réalité externe reprendra ses droits et qu'on sera passé de la croyance primaire, dont l'actualité correspond à l'hallucinatoire, à la croyance secondaire (croyance à la réalité) issue du jugement » (Scarfone, 2014, p. 1396). Pour que le souvenir de Ruben renvoie à la réalité, il doit retrouver son lieu d'origine dans la réalité.

Mais ce n'est pas suffisant ; le souvenir doit être présentifié, verbalisé dans la séance pour lui donner cette qualité de réalité qui permettra de le soumettre à l'interprétation, à la transformation en psychanalyse : « Ce qui a été n'existe que mis au présent et réinventé sous une autre forme » (de M'Uzan, 1994, p. 180). Ruben demande à l'analyste *Nebenmensch* de reconnaître avec lui la matérialité du souvenir, il lui demande de partager « l'expérience émotionnelle inconsciente vécue dans le présent de la séance et entendue comme n'appartenant ni au patient ni à l'analyste » (Citivarese, 2018, p. 120-121) pour *réalifier* le souvenir. De fait, notre expérience émotionnelle commune dans l'espace analytique relevait de plusieurs facteurs, conscients et inconscients : d'emblée le choix de Ruben d'un analyste qui soit proche de K, et donc notre douleur commune à la perte d'un thérapeute/ami ; la survenue dans le processus analytique d'un désir commun de *remettre ses souvenirs en marche* ; notre connaissance commune du quartier de son enfance, fait que j'avais reconnu afin précisément de *remettre ses souvenirs en marche*.

L'adjonction de la retrouvaille d'un lieu et de l'expérience émotionnelle partagée avait permis la transformation d'un souvenir *chosique*, impassé, en un souvenir passé mais vivant, pouvant dès lors *se remettre en marche* et se transformer.

Pour terminer, une association que j'ai eue souvent en écoutant Ruben. La mémoire chez Proust a fasciné les gens de lettres, les psychanalystes, les

neurobiologistes... ; en faisant abstraction de tout ce qui a été savamment écrit à ce propos, je m'avancerai à dire que chez Proust, la mémoire est en quelque sorte enclavée dans les objets, dans la madeleine, dans les pavés de l'hôtel de Guermantes, (même si ceux-ci renvoient à ceux de Venise). Il faut la rencontre avec l'objet réel dans un lieu matériel pour désenclaver la mémoire, qu'elle revive, un peu comme il faut une réalisation chez Bion pour que la préconception devienne conception. Certes j'avance là une vue simpliste et en totale contradiction avec ce que l'on sait sur les processus mémoriels, mais c'est un peu comme cela que ça se passe chez Ruben. Et, finalement, chez lui comme chez Proust, est-ce que la retrouvaille avec un lieu n'est pas aussi la retrouvaille avec le temps ?

Michel Granek  
Hapardes 21  
Rishpon 4691500  
Israel  
michelgranek@gmail.com

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bion W.R., *Transformations*, Paris, Puf, 1982 [1965].  
Citivarese G., Traduire l'expérience : le concept de transformation chez Bion et dans la théorie post-bionienne du champ analytique, *Bulletin de la SPP*, n° 1, 2018.  
Freud S. (1925 h), La négation, *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, Puf, 1985 ; *OCF.P*, XVII, 1992 ; *GW*, XIII.  
Green A., La remémoration : Effet de mémoire ou temporalité à l'œuvre ?, 1990 ; *La Diachronie en psychanalyse*, Paris, Éditions de Minuit, 2000.  
M'Uzan M. de, Interprétation et mémoire, 1993 ; *La Bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1994.  
Scarfone D., L'impassé, actualité de l'inconscient, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXVIII, n° 5, 2014, p. 1357-1428.